

4 Mai 2011

Guérir de la vérité, dérider le symptôme

“ *Je me fous de la vérité. Ce qui m'importe, c'est la justice* ”. C'est ce que déclare un beau jour, en donnant l'impression de subitement s'affranchir, une jeune femme analysante aux prises depuis de longues séances avec l'énigme du féminin sous la forme convenue d'une quête angoissée de son “ *vrai moi* ” comme elle dit, celui qui échapperait à l'assignation de son homme d'être toute pour lui.

Par ce terme de *justice*, elle n'entend pas l'équité, qui se définit par une revendication d'être reconnue à sa *place*, celle qui serait supposée lui revenir *de droit* et qui est du registre de la demande à l'Autre. *C'est au contraire parce qu'elle cesse à cet instant de supposer qu'un lieu l'attend* dont la jouissance lui aurait été spoliée, lieu de la vérité de son être ou juste place qui lui reviendrait dans l'ordre du discours, c'est parce qu'elle cesse de chercher La femme comme un Graal, qu'elle *trouve* une issue: au delà du vrai et du faux, au delà du bien et du mal, *ce qui la compte comme sujet* c'est l'éthique d'un *juste dire*. Touchant au point de savoir ce qu'est une femme, elle *renonce* à parler au nom de “ la vérité ”, y compris sous sa forme juridico-morale de l'équité, pour *ré-énoncer* sa quête comme *tracer* d'un chemin dont elle assure son pas à le poursuivre d'un dire à l'autre. Pas toutefois sans *effets* de vérité que d'autres, quelques autres, attestent à l'occasion, car il ne s'agit pas d'un *cynisme pragmatique* qui feindrait de réduire la dit-mansion du vrai à la pure efficacité d'un dire performatif, lequel ne fait que dissimuler par cette exhibition des résultats la croyance que sa parole, forcément plus vraie, l'emporte sur celle de l'autre, version politique de la dictature du vrai comme en parle Jean Claude Milner¹ dans son dernier livre, *Pour une politique des êtres parlants*.

Si ce qui la *décide* à dire justement s'impose, ce n'est pas parce qu'elle aurait la “ *vérité révélée* ”, c'est dit-elle encore “ *parce que je n'oserais plus regarder quelqu'un en face, tel autre qui compte, si je ne disais pas justement ce que je dis* ”. Il s'agit pour elle de répondre d'un dire qui lui vient au pas à pas, sans garantie que ce soit vrai au-delà de la rencontre qui l'occasionne, mais sans concession sur la “ *haute nécessité* ”² d'en soutenir l'émergence. N'est-ce pas là une modalité de “ *ne pas céder sur son désir* ”, celle qu'en l'occasion une femme serait parfois plus apte à mettre en acte?

Quoi qu'il en soit, on pourrait dire que le *dire juste* excède le *mi-dire* de la vérité car il inclut le *point de savoir* sur lequel il achoppe. Non qu'il le capte dans une autre sorte de vérité plus secrète qui rattraperait le *reste*, le *reste-à-dire* par un complément d'élucidation réalisant la vérité-toute. Plutôt une sorte d'*inclusion disjonctive*³ par laquelle ce dire juste déborde le dicible, non par un *dire vrai* mais par un *vrai dire*⁴, c'est à dire qui *porte à conséquence*, un *acte* valant écriture.

Je dis *écriture* dans la mesure où l'atteste seule une lecture d'un autre, aussi malentendant soit-il. “ *Ne pas pouvoir regarder l'autre en face si mon dire se renonce* ”, autre formule de l'analysante, signifie non qu'on en attend l'acquiescement au nom d'une vérité à reconnaître mais qu'on en appelle à lui comme *lecteur* potentiel (en grec, *lire* c'est

¹ Cf JC Milner: *Pour une politique des êtres parlants* (éd Verdier), par exemple page 25: “ *L'être parlant politique s'affronte à la multitude en se donnant les moyens d'être seul à parler; on peut sans se tromper lui prêter le dessein d'imposer le silence* ”.

² Expression de Nietzsche, parlant de ce qui pousse l'artiste à créer, et qu'on peut élargir au delà du champ esthétique comme valant pour une éthique du sujet répondant de l'inconscient.

³ Je dis comme ça, en miroir de la “ *disjonction inclusive* ” de Deleuze-Guattari

⁴ Un “ *vrai dire* ” comme on dit “ *à vrai dire...* ” pour reprendre, déplacer, différer à nouveau un dire premier.

étymologiquement *cueillir, recueillir*) pour attester ce texte *en train de s'écrire*⁵, pour signer l'existence de ce *supplément* au mi-dire, moins *supplément d'origine* (comme dirait Derrida) que *de surcroît, tel " qu'au milieu du langage apparaisse, de l'inconscient, son écrit "...*

La Femme n'est donc pas La Vérité en dernier instance (comme Derrida en accuse Freud ou Bonaparte et Lacan dans *Le facteur de la vérité*) car elles n'existent pas, pas plus La femme que La vérité. En revanche, une femme, non en tant qu'elle soutient le Pacte (ça c'est le *mythe* de La femme) mais en tant qu'elle ne souscrit *pas toute* au phallique, aura peut-être affaire moins au *vrai*, au dire vrai, qu'au *juste*, au juste dire...

Je n'ai pas introduit mon propos par l'évocation de cette analysante pour vous présenter une étude de cas, une vignette clinique, mais pour la *citer en exergue* de ce que je vais essayer de dire ici, et qui voudrait nouer d'une certaine manière ces trois signifiants *vérité, guérison symptôme*, et ainsi mordre à cet espèce d'hameçon à trois branches que nous a lancé le CA en en espérant peut-être sinon une pêche miraculeuse, du moins un peu plus de " pêche " dans notre pratique. Harponné par surprise il y a quelques mois, et sommé d'ouvrir derechef la bouche pour proposer un titre, il m'est venu dans l'instant un quatrième terme, " *dérider* ", parfaitement énigmatique: il s'est imposé avec autant de " haute nécessité " qu'il m'est apparu hors sens et incongru. Me reste à en répondre, considérant finalement que c'est plutôt une aubaine de s'être ainsi fait déborder: comme dit souvent Claude Maillard, " *Je ne sais pas ce que je dis* " ⁶...C'est peut-être une chance que ça sonne plus juste que simplement véridique...Mais ce sera aux quelques autres ici d'en prendre acte – ou pas.

On partira de " La vérité ". *Qu'est-ce-que-c'est-que la vérité en psychanalyse?* Cette question, l'ami Philippe Beucké, nous la pose de temps en temps au long de notre travail de groupe. Et il a raison: voudrait-on s'en passer, on ne peut pas faire sans s'en servir. Ce que Lacan jusqu'au bout me semble-t-il ne démentira pas, *quoique...* de la vérité approchée avec *l'Aletheia* heideggerienne à la *varité* structurée comme une fiction, son statut sera diablement déplacé. C'est aussi une question qu'a posé ici même il y a quelques semaines Robert Montrelay. Il nous a ouvert une piste très intéressante qui en passe par le " *non autre* " de Nicolas de Cues: la vérité, toute la vérité, ne peut être dite puisque: " *dire c'est utiliser des mots, un autre après un autre, alors que la vérité est non-autre puisque ce qui la constitue c'est la parole et qu'il faudrait en quelque sorte dire la parole elle-même* " (p 5). Dans la mesure où le *non autre* de Nicolas de Cues est en proximité du grand Autre lacanien, la vérité *n'est autre* que l'Autre, le grand Autre d'où il nous revient de parler, ce qui est en effet un énoncé lacanien.

Dans cette veine, il analyse dans le transfert un exemple clinique en l'occurrence très " parlant "; je n'en retiens pour faire vite que quelques phrases de sa conclusion:

" Vérité ignorée qui se cherche et se transmet dans une chaîne de paroles inconscientes qui parcourt les générations et dont l'origine se trouve dans un manquement

⁵ S'écrire sans graphisme, dans le transfert, ce que j'appelle " trans-écrire ", sur la " page virtuelle " de l'analyste ou d'un autre commis ponctuellement à cet office dans ce régime du dire. Mais écriture strictement, car de l'ordre de la structure de l'écrit qui ne se pense que dans le temps logique: un temps d'écrire où " le sujet n'y est pas " et qui littéralement, *n'est pas écrit*, mais " écrit-pas-lire ou " inécrit "; un hiatus radical, celui d'un " laisser tomber " qui fait *trace de ce tracer* (dans l'écriture proprement dite: abandonner le texte; dans l'écriture de parole, un rêve par ex, mettre en voix dans l'oreille de l'autre où elle se recueille et se perd; 2° temps, radicalement hétérogène au premier, celui de la lecture de l'autre qui atteste après coup l'écrit comme ayant été écrit....cf *La lettre dévoyée*.

⁶ C'est aussi ce qu'on peut dire à un analysant arrive en disant " *Je ne sais pas quoi dire* ", lui répondre: " *A la bonne heure, vous pourrez peut-être dire ce que vous ne savez pas* ".

de parole?...C'est dans la mesure où l'analyste fait taire en lui tout discours intermédiaire pour s'ouvrir à cette chaîne de vraies paroles qu'il peut l'interpréter ...Est-ce que nous aurons mené le traitement à son terme quand j'entendrai le sujet dire les paroles mêmes dans lesquelles il reconnaît la loi de son désir? Pourrons-nous inscrire alors ensemble cas guéri? ”...

Mon intention n'est pas d'examiner pour elle-même cette orientation qui me paraît indiscutable, mais de la mettre en attente pour la croiser et la retrouver tout à l'heure. Car j'emprunterai une voie un peu différente, pour deux raisons.

D'abord, je m'appuie sur un travail d'écriture en cours sur *l'avérité de la lettre* qui en passe en particulier par l'examen du différend entre Derrida et Lacan, notamment à propos de la lecture critique que fait *Le facteur de vérité* du séminaire de Lacan sur *La lettre volée* où il essaye de démontrer que Lacan à la suite de Freud, et quoi qu'il en aie, reconduit une conception *métaphysique* de la vérité. Ce qui peut se contester, mais pas sans en passer par la prise en compte du parcours ultérieur de Lacan (notamment sa lecture après coup de *La lettre volée* dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*), et pas sans se servir de la critique déconstructionniste pour précisément pouvoir s'en passer, et la dépasser. Je n'y ferai qu'allusion ici bien sûr, ce n'est pas l'objet de ce soir et il faudrait beaucoup plus de temps, mais c'est un peu le rhizome d'où sort le petit rameau que je vous propose aujourd'hui.

Ensuite, plus directement en rapport avec la clinique, mon questionnement de la fonction de vérité en psychanalyse s'oriente moins sur l'axe générationnel où se joue la remémoration et la répétition et que privilégie Robert, que sur l'axe *actuel*, disons celui de “ l'Alliance ” ou de la rencontre (rencontre homme/femme et non rapport sexuel – rencontre analysant/analyste et sujet *supposé* savoir...), ne serait-ce que pour prendre en compte d'une part les situations cliniques où l'inscription filiative tourne court faute d'un discours qui tienne pour en autoriser l'issue, et d'autre part rendre compte de la fin de cure où est en question l'existence de l'Autre donc de la Vérité, pour autant du moins que celle-ci reste coalescente à celui-là...

1- Guérir, de la vérité

Dans *L'instance de la lettre*, on part d'un détournement de la linguistique saussurienne pour en dégager une logique du signifiant et des mécanismes de signifiante qui ne doivent rien à quelque notion d'*esprit* que ce soit (sinon le trait d'*esprit*, le *witz*, qui justement ne vaut que de son *trait*). Façon de radicalement couper les ponts avec la psychologie, la supposée science de l'âme, en fondant ce que j'appellerais volontiers une sorte de "matérialisme transcendantal" du langage *pris à la lettre*: l'Autre nomme globalement le lieu du langage, le trésor du signifiant. Or, (et c'est ce qui retiendra d'abord l'attention critique de Nancy et Lacoue-Labarthe dans *Le titre de la lettre*), il y a un brutal hiatus entre la première et la deuxième partie du texte, indice d'un saut, d'un non rapport, d'un "ça va pas", entre Saussure et Freud:

"*Mais ne sentons-nous pas depuis un moment que d'avoir suivi les chemins de la lettre pour rejoindre la vérité freudienne, nous brûlons, son feu prenant de partout*", et il ajoute: "*Cette révélation, c'est à Freud qu'elle s'est faite, et sa découverte, il l'a appelée l'inconscient*" (*Instance de la lettre* p509 des *Ecrits*).

Pour aller à l'essentiel de ce qui nous intéresse ici, cette foudre de la "vérité freudienne" qui fait "révélation" dans "la science de la lettre", le supposé savoir du langage, a deux conséquences:

- D'une part elle déborde "l'Autre du langage" par "l'Autre de la parole" (celui qui intéresse Robert Montrelay), sans solution de continuité entre la localisation littérale du jeu signifiant et l'instance énigmatique d'où s'énonce "Moi la Vérité je parle".

- D'autre part elle noue étroitement cette *dit-mansion* inouïe de la Vérité de l'inconscient à la question du *symptôme*, comme il apparaît en particulier à la dernière page dont j'extrais ce court énoncé: "*si le symptôme est une métaphore ce n'est pas une métaphore que de le dire*". Ce que j'entends: si le symptôme ressortit des mécanismes de la signifiante (ce qui fonde la possibilité de son déchiffrement "en vérité"), le *dire du symptôme*⁷ leur échappe, de ce qu'il *fait trou dans le symbolique* – façon de dire qui anticipe sans doute la prise en compte du "réel du symptôme" car pour l'heure, l'effet de vérité est rapporté à une *instance extrinsèque* de la Vérité qui ne peut se situer qu'en termes quasi religieux, en l'occurrence l'invocation du nom de Heidegger qui fait point de capiton de ce texte: "*Je m'efforce de laisser à la parole qu'il profère sa signifiante souveraine*".

A ce point de l'élaboration lacanienne, l'irruption de la vérité que réclame le *cri du symptôme*⁸ et qui déchire de son "ça va pas" la métaphore heureuse de sa production de signifié (comme celle de la poésie), a partie liée pour un bout de temps avec la figure d'*Aletheia* (voilement/dévoilement) dont Heidegger entend relever l'impasse métaphysicienne de la figure traditionnelle de la vérité comme *adequatio* (en latin) ou *homoiosis* (en grec), c'ad de l'adéquation du dire à l'être dit qui prévaut depuis Parménide en philosophie, et dont Lacan se sera d'emblée démarqué.

Ce qui permet de fonder deux assertions:

- D'abord que l'analyste entend dans la plainte de son patient qu'il "*est malade de la vérité*", à savoir qu'à la différence du thérapeute qui reçoit l'expression de son mal-être symptomatique comme un appel à l'aide pour réparer l'effraction plus ou moins accidentelle

⁷ "dire du symptôme" dans l'équivoque signifiante de ce syntagme: le fait de dire le symptôme (extrinsèque) et le dire en jeu dans le symptôme (intrinsèque).

⁸ IL p 518: "C'est la vérité de ce que ce désir a été dans son histoire, que le sujet crie par son symptôme..."

de son intégrité et lui restaurer sa santé perturbée, l'analyste entend dans sa demande l'appel à en savoir plus sur le mystère de son être-là, sur l'insu de ce qui l'anime, et donc reçoit son symptôme comme une ***vérité en souffrance***, qui n'aura pas trouvé la voie parlante pour se dire. Comme le dit Eric Porge: “ *Le symptôme prend une signification de retour de la vérité au regard de ce que le savoir rejette* ”

- D'où , par retournement, la deuxième proposition, pragmatique celle-là: ***de cette vérité en souffrance, en faire parvenir la lettre***, dont on peut attendre de ***guérir, de la vérité***. Autrement dit, c'est en “ faisant la vérité ” sur le symptôme, c'est par l'avération du symptôme, l'interprétation éclairante de sa texture métaphorique, qu'une levée au moins partielle de sa souffrance, peut s'obtenir.

Ce n'est pas faux, bien sûr, cette orientation “ classique ” depuis Freud, commande tout un temps ou un versant du travail d'analyse, avec les névrosés du moins, inutile d'insister.. Mais jusqu'à un certain point, jusqu'aux limites de l'interprétation, là où même dans le cas d'une cure bien conduite et d'un faire analysant bien rompu à la Règle, le dévoilement bute sur l'indéchiffrable, sur le *Kern unseres Wesen*⁹,

“ *le noyau de mon être...qui n'est pas cela qui puisse être l'objet d'une connaissance, (certes) mais cela qui fait mon être...et dont je témoigne autant et plus dans mes caprices,mes aberrations, mes phobies, mes fétiches, que dans mon personnage vaguement policé.* ” (Instance de la lettre p 526).

D'où la fameuse formule du *mi-dire* de la vérité.

Or, il ne s'agit pas que d'une limitation en quelque sorte extensive de la vérité par impuissance ou finitude (on soulève un coin du mystère mais une partie reste dans l'ombre), c'est structurellement que la limite s'avère, extime, ce qu'on appelle la *castration*. Et c'est là que la Vérité comme *Aletheia* fait merveille, car contrairement à la notion d'*adequatio*, de savoir vrai, le “ voilement ” est indissociable du “ dévoilement ”¹⁰, la structure de la vérité ainsi conçue incluant son retrait comme précisément son enjeu le plus précieux. Et elle est congruente avec la signifiante phallique comme instance voilée/voilante .

Ce qui rend compte de l'analyse que Robert fait avec son patient: à savoir dans son cas, l'ultime “ vérité ” de la chaîne de paroles au delà du sujet (et qui l'aliène) serait par exemple la *non révélation* par l'arrière grand-père du nom du père inconnu de son père, situant ainsi “ *La vérité ignorée qui se cherche...et dont l'origine se trouve dans un manquement de parole* ”.

C'est donc, non de saisir le noyau d'être ultime, mais de cerner *le manque à être* (en l'occurrence à être dit) dont se définit la métonymie du désir, en quoi consiste alors en dernière instance l'approche de la vérité du symptôme dont attendre une *guérison*. Celle-ci certes n'est plus simplement une *restauration*, un retour à l'origine qui ferait réparation du dommage, mais tout de même pas si loin, si ce n'était que cette origine est trouée. Commentant le *Wo es war, soll ich werden*, Lacan écrit (*Instance de la lettre*. P 524 des *Ecrits*): “ *Cette fin est de réintégration et d'accord, je dirai de réconciliation* ”. Ce qui est une manière de sembler retrouver, par delà la version *aléthéienne* de la vérité, sans l'exclure mais en l'enveloppant au contraire, le sens premier d'*adaequatio*, comme Derrida s'emploiera à le démontrer à propos du séminaire sur *La lettre volée* et dont il déduira que la

⁹ Cf aussi IL p 518: “ *Les contenus de l'inconscient ne nous livrent en leur décevante ambiguïté nulle réalité plus consistante dans le sujet que l'immédiat; c'est de la vérité qu'ils prennent leur vertu, et dans la dimension de l'être: Kern unseres Wesen, les termes sont dans Freud* ”.

¹⁰ Je ne développe évidemment pas ici l'usage ontologique d'*Aletheia* par Heidegger, le retrait de l'Être de l'étant comme équivalent au non-être...

psychanalyse, par les deux bouts de son usage duplice de la notion de vérité, ne sort pas du champ de la métaphysique et que la vérité ainsi conçue comme *structure du manque avec lequel " se réconcilier "* constitue une sorte de *symptôme métaphysique* de son discours...

En dehors de cette critique externe (*externe* car opérant depuis le champ de l'université comme s'en irritera Lacan - mais qui ne sera peut-être pas pour rien tout de même dans le pas-au-delà qu'il effectuera, c'est du moins une de mes hypothèses), la pratique même de l'analyse engage à n'en pas rester là . En effet, quelle qu'en soit la modalité, *La Vérité*, en tant qu'elle est "*La*", est en position transcendante, instance du *Je* (parle) en surplomb par rapport au sujet (divisé). Son évocation rhétorique (comme la fameuse prosopopée) a certes joué son rôle critique quant à l'affranchissement de la psychanalyse des présupposés psychologiques, mais au risque de la réifier au lieu de l'Autre, certes *inconsistant* mais pas moins *existant*. Or ce n'est pas qu'un débat spéculatif, car elle rencontre la pratique sur ce point crucial de la position de l'analyste, sur une question que je formulerais: *pour qui*, de l'analysant ou de l'analyste, ou de l'Autre entre eux, y a-t-il vérité?

Très concrètement, cela se pose à l'évidence en fin de cure, là où il s'agit de séparation. Mais je voudrais surtout ici l'envisager dans le cours même de la cure au titre de cette question que Lacan a très tôt soulevée en la reprenant de Levi-Strauss, celle dite de *l'efficacité symbolique*.

Question clinique par excellence et qui ne cesse de m'interroger, un des points qui me paraissent justifier vraiment ce travail qu'on fait régulièrement avec quelques autres: comment appréhender quelque chose de ce qui *se passe* parfois dans une séance ou une séquence quand *quelque chose bouge*¹¹, qu'on peut nommer un *effet sujet*, que certains analysants appellent parfois " avancer " bien qu'on ne sache pas en général *vers quoi*.

Ce qu'on peut traduire aussi comme un *effet de vérité*, bien que ce ne soit certainement pas parce que l'analyste aurait communiqué une explication lumineuse ou l'analysant eu une révélation subite (" Eureka j'ai trouvé! "), car au contraire, à la suite d'une interprétation plus ou moins judicieuse de l'un ou l'autre (et surtout de l'autre!), l'analysant réagit souvent à cette violence de la vérité¹²: "*Bon, Ok! Mais qu'est-ce que j'en fais, de cette (belle) vérité?*". Suffit-il alors d'invoquer une dénégation? Pas faux sans doute, mais peut-être un peu court: il serait peut-être plus opératoire de s'aviser qu'on arrive aux limites de l'interprétation pas seulement au sens d'en être arrivé au bord d'un indéchiffrable, d'un point d'ombilic, mais où c'est le déchiffré lui-même qui s'il fait sens fait *trop* sens, s'il fait vérité la fait *trop* pleine, pour autant qu'elle se situe en *l'Autre*, en ce lieu *non autre que l'Autre*, pas forcément l'analyste comme tel mais ce qui fait référence entre eux comme " être de la vérité ", d'une vérité qui semble se tenir toute seule comme existante. Bref, d'une Vérité qui tient de sa MAJUSCULE, ou qui se pose comme *La*.

¹¹ Ou aussi bien dans la même situation mais en négatif, beaucoup plus courante: *pourquoi ça n'avance pas?* Qui se manifeste à l'analyste sous forme d'embarras...

¹² Cf Foucault, début du séminaire 1 au Collège de France...

2- guérir de la vérité

On est donc amené à penser que si efficacité symbolique il y a, ce n'est pas celle d'un dit qui vaudrait mise à nu, même d'un *manque à être*, mais émergence d'un dire inattendu là où *y'a rien à dire*, et où à cet instant “ je n'y suis pas ”, mais dont s'atteste après coup un effet de sujet¹³, un déplacement qui fait dire rétrospectivement au sujet qu'il n'est plus où il était avant que “ ça se passe ”¹⁴. Événement qui va de pair avec la contingence d'un acte (acte manqué), d'un *se laisser dire* sans savoir, et avec la défection de l'instance de vérité comme existence d'un lieu, comme place même vide d'un Dieu aussi mort soit-il.

Il ne suffit donc pas de destituer la prétention à la *connaissance* en découplant la *vérité, du savoir*¹⁵, pour que la psychanalyse ne s'expose pas à reconduire une saisie onto-théologique de la vérité qui impose une conduite de la cure à l'aveuglette. Lacan en prend acte, et c'est le cas de le dire puisque c'est dans le séminaire *L'acte analytique* que je repère le plus nettement un virage décisif (sans doute amorcé avant):

“ ...*Le savoir en certains points qui peuvent bien sûr être toujours méconnus, fait faille. Et ce sont précisément ces points qui, pour nous font question sous le nom de vérité. Le sujet est déterminé dans cette référence (à la faille?) d'une façon qui le rend inapte, ce que démontre notre expérience, à restaurer ce qui s'est inscrit par l'effet signifiant, de sa relation au monde, à le rendre en certains points, inadéquats à se fermer, à se compléter d'une façon qui soit, quant à son statut à lui de sujet, satisfaisante. Et ce sont les points qui le concernent en tant qu'il a à se poser comme sujet sexué. ”*

Autrement dit, la vérité n'est plus une instance énigmatique plus ou moins transcendante dont on attendrait réponse, fût-elle désespérément muette, mais le *nom d'une question*, celle qui appelle le sujet à *se situer* de la *faille* dans le savoir, à *se tenir des points de savoir* dont il fait l'épreuve dans son analyse en se heurtant au mur du langage. C'est là où ça ne va pas de soi, où ça accroche, où les énoncés manquent à saturer le discours supposé (fût-il discours de l'Autre, de l'inconscient en tant que supposé texte déjà là), c'est donc là où ça fait *symptôme*, qu'une *vérité se plaint*, appelant un dire qui n'est ni vrai ni faux au sens où il en rétablirait le vrai sens mais qui pourra valoir comme un vrai dire dans la mesure où il fera trace d'un déplacement, d'une *Enstellung*, ce qui se désigne comme *effet de sujet*.

La cure d'un analysant telle qu'elle s'institue du discours analytique, à savoir d'une écoute ressortissant de l'acte analytique, nécessite que l'interprétation n'en reste pas à la délivrance (au sens de don) d'une vérité dont l'analysant se demande ce qu'il pourra bien en faire, mais qu'elle prenne son efficace de l'amener à une *pratique de l'équivoque* où il se confronte au *trou* du symbolique, c'est-à-dire à l'écart d'un signifiant à un autre...A ce moment, l'analysant fait un *pas-au-delà* de la simple structure de *témoignage* de son mal-être dont la *protestation de vérité* constituait le premier pas de son entrée en cure mais qui restait dépendante de la supposition d'un savoir en gésine dont on attend d'un sujet supposé y porter, qu'il aide à le dévoiler, ou du moins à en réduire le voile jusqu'au point de butée de la castration.

Qu'il prenne acte qu'il n'y a pas de “ pot aux roses ” même vide, pas de dernier mot

¹³ C'est souvent quand un analysant arrive en disant qu'aujourd'hui il n'a rien à dire qu'il se passe quelque chose

¹⁴ Comme cette analysante après quelques années de travail: “ *Je pensais en venant ici: j'ai l'impression que c'est anachronique d'être là.* ”

¹⁵ Ce que Lacan a toujours fait et dont il dit qu'il n'est le seul à l'avoir fait, que ce n'est pas spécifiquement ce qu'il a apporté.

ouvrant sur “ la Chose ”, cela suppose et entraîne qu’il ne croie plus à ce moment à *l’existence de la vérité*, comme savoir vrai bien sûr mais aussi bien comme trou insondable,... comme vérité nue mais aussi bien comme voile pudique sur la chose, ainsi que le suggère Freud lisant *Les habits neufs de l’empereur* d’Andersen dans la *Traumdeutung*, où il dit “ *La nudité n’a sa vérité que dans la pudeur* ”, ce que j’entends: la vérité comme nudité ne se présente certes pas naïvement comme nudité de la vérité, la vérité de la nudité n’advient que du voile des mots qui en tissent la disparition.

C’est là sans doute une finesse qui déborde la notion triviale de vérité et est conforme à la structure d’*Aletheia*. Mais cela laisse intact la supposition d’un lieu, aussi utopique fût-il, d’un *idéal* qui oriente la quête. L’impuissance constatée à l’atteindre, que Freud nomme *butée de la castration*, ne peut au mieux qu’engager au *renoncement*, figure encore morale, et surtout ne débout pas le sujet... du rêve persistant de demander que l’Autre lui reconnaisse enfin sa place au soleil, sa juste place au sens de l’équité. Où l’on voit tant d’analysants qui insistent au long des séances à attendre d’un père, même et surtout mort, une parole enfin déterminante, ou de la mère incernable un regard enfin non trompeur qui lui “ rendrait ” son identité sans pareil, ou tout autre figure dont l’analyste pourra paraître un temps le tenant-lieu.

Toute interprétation se heurte à cette attente forcément déçue, *déçue* non parce qu’elle ne pourrait pas être *judicieuse*¹⁶ mais parce qu’elle mobilise la *résistance* (et en premier celle de l’analyste) à ne plus croire au Graal, c’est-à-dire penser “ trouver ce qu’on cherche ”, un état des lieux qui remette les choses en ordre, et dont la *délivrance* (toujours au sens du *don*) compléterait le sujet en *comblant* son manque à savoir.

Or il s’agit au contraire que le sujet se *délivre* (cette fois au sens de *s’affranchir*) du rabattement du désir sur la demande, fasse le pas-au-delà de la castration (*pas-au-delà* dans l’équivoque blanchotienne du terme) dont seulement il se “ *réalise* ” comme sujet. Ce qui en passe par le fait de *renoncer* à la Vérité, non pas faute de mieux mais pour lui restituer sa fonction de question posée au/par le symptôme, la *ré-énoncer* comme *question*. Ce qui revient à dire que l’interprétation ne porte ses effets qu’à ce que l’analysant (et l’analyste d’abord, comme condition *sine qua non*) *guérisse de la vérité*, de la croyance en son *advenue* de l’Autre, qu’il se *délivre*¹⁷ de son *nom divin*, (comme dirait François Balmès), de son nom comme divin.

Guérir de La vérité, donc, *cette fois sans virgule*. S’affranchir de son aporie, là où *la vérité de la vérité* fait défaut, où elle touche à sa Nuit, où elle fait place à ce qui n’a pas lieu d’être, *le réel, la jouissance impossible*. Concrètement, cela revient à ne plus revendiquer une *place* mais à se situer de son *déplacement*, et à assumer que la vérité ait “ *structure de fiction* ”, seule voie pour que l’analysant au delà d’en recevoir *intellectuellement* le message de l’Autre, et qu’il en fasse usage “ *sous une forme inversée* ”: ce que j’entends non pas simplement de le reprendre à son compte (comme un bien qu’il s’approprierait) en inversant le Tu en Je, mais, en “ tuant ” les personnes dans leur *inter-essement*, et en prenant sur soi la barre du sujet divisé, pour opérer un *retournement* qui le propulse ailleurs que là où il s’était fixé, pas sans trace de son trajet dont il pourra se faire *signe(à)taire*.

¹⁶ Cela arrive! C’est même avec ça qu’on construit des “ cas cliniques ” qui font *jouis’sens*, au moins pour l’analyste!

¹⁷ *Guérir*, comme *délivrer, s’affranchir, passer à autre chose*, pris donc dans son autre sens que celui de *restaurer, réparer*.

Petite illustration clinique.

Une analysante est venue avec un délire onirique à base de viols répétés et cauchemardesques qu'elle " vit " et " revit ", dit-elle, de séance en séance pendant plusieurs mois.. Après quelques années où le travail porte surtout sur l'analyse d'un transfert massif, et où petit à petit elle en vient à interpréter les " images " qui la hantent comme les représentations d'un fantasme incestueux, mais au prix d'en reporter sur l'analyste la composante de délire résiduel, elle en vient alors à évoquer un premier amour foudroyant adolescent avec un Philippe, jusqu'ici ignoré, et dont la fin brutale l'aurait laissée désemparée. Un jour, récemment, elle vient en séance en disant d'un ton amusé que pour une fois elle n'a *rien à dire*. Sinon qu'elle a fait un rêve, étant très rare chez elle qu'elle en fasse état. Je résume (mais à peine, c'est bref): " *Il y a plein de monde...il arrive un homme, tout le monde s'évanouit, il reste là...et c'est merveilleux, ça se passe* ". On dirait du Duras, et justement, elle associe sur un livre de Duras " *Dix heures et demi du soir en été* ", où il est question à un moment d'une " première fois ", d'une nuit d'amour tellement merveilleuse qu'il n'y en aura plus jamais de réplique... L'analysante conclut: " *Avec Philippe, c'était en été...Et ça n'a pas été. Ca n'a pas eu lieu, il ne voulait pas. Mais, dit-elle, ça s'est fait en vrai* " .. - L'analyste lâche en écho: " *Grâce au rêve ça aura eu lieu* ". Elle ajoute alors: " *Je crois que c'est cela qui m'a guérie* ". de son mal-être, de son symptôme délirant? Il semble, elle n'est plus la même, a changé son mode de vie, réduit ses séances, changé de tonalité et de propos...Guérie de la vérité en tout cas, de la croyance en la quasi réalité de ce qu'elle disait " voir " (ce que j'appelle délire onirique), en produisant ce texte de rêve qui *donne à lire* (et non plus à voir) ce qui n'a pas eu lieu, mais dont elle *se tient* désormais, en tant que celle qui l'aura rêvé, ayant fait le pas de s'en réveiller, fictionnant dans sa nuit une histoire qu'elle peut signer, manifestant l'écart entre énoncé et énonciation, occasionnant de son invention un *dire juste* là où le délire l'enveloppait dans une vérité aliénante.

(Est-ce cela " traverser le fantasme " ?).

La vérité est donc *en cause*. Au sens critique où elle est *en question* comme lieu grave du *Je* (" *Moi la vérité parle Je* "), celui dont Lacan va chercher la figure dans le Dieu d'Abraham et son " *Je suis qui je suis* ", qui n'a rien à voir avec le sujet de (à?) l'inconscient et qui lui dit plutôt: " *va te faire voir!* ". Place éminente qui ne peut que se profiler dès qu'on parle puisqu'on ne parle qu'à être entendu, puisque c'est *d'être parlé* (d'un Je qui dis Tu) qu'on peut en retour adresser son témoignage au lieu d'où il pourra nous revenir en vérité. Mais n'est-ce pas *l'en-je* d'une analyse de s'en passer à condition de s'en servir, de faire advenir le sujet divisé là où *ça était* supposé destinalement inscrit, et qu'il ne se tienne que de son *déplacement*: *je suis qui je suis*, du verbe *suivre*...

En l'occurrence, on peut suivre jusqu'ici Derrida, et sa déconstruction de La vérité. On peut *derrider* le symptôme, avec deux *R*, le *derridiser*, le délivrer *avec* Derrida de l'exigence d'être *traduit en Vérité*, qui le réduirait en dernière instance à un savoir dans l'Autre, voire en jouissance de l'Autre comme en pâtissent les psychotiques. De quoi *l'alléger*, en réduire le tragique d'être en comédie du semblant (voire du simulacre), en tourner la gravité rhétorique en dérision textuelle. Bref le *dérider* à s'en défroncer le souci, ou comme le disait une autre analysante: " *non pas pleurer de vous avoir perdu mais sourire vous avoir connu* ", sourire d'être co-née, d'être née comme sujet avec le symptôme, d'où s'autoriser à dé-connaître voire déconner. Qu'a fait d'autre notre patiente de son délire torturant, sinon d'en faire une fable, rêve ou roman, dont il y a désormais moins à dire qu'à sourire?

Mise en question comme telle, la Vérité n'est autre qu'une question, la *question* posée par le symptôme, qui est question du sujet, de sa *lettre en souffrance*. Vérité est un nom sans référent, sinon sans indication, à savoir ce qui oriente “ *l'opération de vérité* ” telle que la soutient l'analyste de sa *feinte* au titre de la résistance au tout savoir, ce que Robert appelle “ *la docte ignorance* ” et qui se résout en un “ *résidu* ”, un rien-presque-rien à dire...

- Lacan, dans *L'Acte analytique* encore - “ *Il n'y a pas pour l'analyse, il n'y a pas, bien moins encore pour l'analyste, nulle part -et là est la nouveauté- de sujet supposé savoir. Il n'y a que ce qui résiste à l'opération du savoir faisant le sujet, à savoir ce résidu qu'on peut appeler la vérité.* ” .

Et plus loin: « *La question de ce qu'il en est de la vérité, est de feindre aussi que la position du sujet supposé savoir soit tenable parce que c'est là le seul accès à une vérité dont le sujet va être rejeté pour être réduit (e?) à sa fonction de cause d'un procès en impasse.* »¹⁸

Vérité *en cause*, ce n'est pas seulement ce qui est *mis en cause, en question*, et dont le sujet “ tombe ”, est *rejeté*, pour autant qu'il se sépare de la Souveraineté supposée de la *profération* de celle-ci, et qu'il s'institue de ce geste, qu'il ex-siste de cet écart. C'est aussi la *vérité comme cause, en fonction de cause*, en l'occurrence *cause matérielle* (du procès analytique), comme Lacan en parle dans *La science et la vérité*. C'est dire que si son *existence* est déjouée, son *insistance* persiste.

Et c'est là que l'opération psychanalytique rompt avec la geste déconstructionniste. Je ne le démontrerai pas ici, cela exige un travail minutieux sur texte, mais en deux mots, on peut dire ceci: Derrida pousse la critique d'un statut transcendantal de la vérité jusqu'à en abolir l'exigence même. Prenant le parti d'une immanence radicale, il déconstruit l'opposition vrai/faux jusqu'à dissoudre toute insistance du vrai dans la *force* textuelle de l'écriture, la “ *carrure énergétique du texte* ”, “ *puissance de simulacres en abyme* ”. Le seul événement est la production d'*effets de sens*, obtenus par dédoublements à l'infini en jouant quasi méthodiquement de ce qu'il retient fondamentalement de Freud, à savoir *l'Unheimlich*. Plus question de sujet ni de symptôme...

Il s'agit alors maintenant de *derrider* le symptôme, toujours avec deux R mais au *sens opposé* de le sauver de Derrida, de le *dérridérer*, de le sortir de son erre derridienne. Sauver le symptôme dans ce qui le menace, et avec lui, ne pas céder sur l'éthique du désir, qui ne va pas sans *l'opération de vérité*¹⁹, même et surtout s'il faut alors écrire *la vérité*, l'a-vérité. Ce qui *reste* maintenant à éclaircir.

¹⁸ Entendre la dernière proposition: il s'agit de la vérité, non le sujet, qui est réduit à sa fonction de cause.

¹⁹ Cf *L'acte analytique*, schéma du quadrangle-tétraèdre...en particulier chapitre 14.

3- *L'a vérité ne guérit pas.*

Si, comme l'atteste la prise en compte de l'inconscient, le langage loin d'être à disposition du parlant non seulement s'impose à lui mais le *parasite* ainsi que Lacan le dira dans ses derniers séminaires, celui-ci n'en abandonnera pas pour autant le parlêtre au "*langage du dehors*"²⁰, ni n'immergera dans la puissance textuelle la "dit-mansion de la vérité". Il ramène celle-ci à à une structure de fiction, *mais dont il s'agit de se faire dupe*, sauf à se sacrifier sans retour dans une "passion du réel" ou - version derridienne? - à faire semblant de ne pas faire semblant, à tenir un discours qui ne serait pas du semblant.

La vérité n'existe pas. Mais si elle y perd son "la" en tant qu'il supposait son sous-sol d'être... insiste son défaut dont le sujet approche le réel de son symptôme. Au lieu du mystère de l'être, l'énigme du dire, qui ne saurait se dire, peut trouver à écrire de quoi s'en tenir de là (à avec accent). La vérité n'est plus simplement articulée au défaut de savoir et référée au manque à être, mais ressort de la jouissance impossible.

Se défaire de la vérité comme lieu de l'Autre, c'est alors la réduire à ce "*résidu*" de *l'a-vérité*, à la *lettre* qui fait bord au réel. La structure de la *vérité-qui-parle* s'atteste de *l'avérité* de la lettre, de "*ce trou que la lettre fait de le substituer au signifiant*"²¹. Non plus donc la lettre de *L'instance* localisant la matérialité du signifiant mais celle qui *arrive à destination*, qui s'écrit, *fait trou* dans la faille du savoir en bordant *l'évidance* de la jouissance. Ce n'est que par la *fonction de l'écrit* que s'opère cette traversée dont le sujet se tient, de son ex-sistence au symbolique.

Dérider le symptôme, c'est alors le *déplisser*, *lui enlever ses plis* dans lesquels il se *love* comme dans une Antre maternelle, le couper et déshabiller de son vêtue textuelle (*Einkleidung*), non pour accéder à une nudité de l'être vrai sans doute, mais pour en cerner le trou d'une écriture de contours, des-étouffer la surface pathologique du symptôme par le biais de la coupure-sujet, jusqu'au sinthome comme corde à quoi s'identifier.

Là où le philosophe de la *différance* se voue à une déconstruction interminable qui, si elle ne vire pas au pire, à une "passion du réel", se disperse à loisir dans un imaginaire qui n'a en effet pas lieu d'arrêter la dissémination, *le psychanalyste s'en tient à une position où la question d'une fin de séance et de cure se pose, question d'un terme mis à la dérive associative par où le sort d'un sujet qui s'en tienne de là, fasse relève à l'errance d'un non-dupe qui se leurrerait tel*. Là où "l'auto-analysant" se disperse dans le tourbillon d'un dire se dédisant sans fin, *l'analyste opère de la coupure - de l'interprétation, de la ponctuation, du moment de conclure*. Là où l'ouverture toujours plus enveloppante de scènes d'écriture imagine accéder à un réel jusqu'à se vouloir tendanciellement discours qui ne serait pas du semblant, *la fonction de l'écrit touche au réel en tant qu'impossible au moment où la vérité achoppe de son mi-dire sur la jouissance*.

Bref, là où la déconstruction joue la carte de la globalisation, la psychanalyse joue celle de la ponctuation. Il s'agit de se mesurer aux butées du discours, là où il est manifeste que "*le dire s'oublie derrière ce qui se dit...*", dont *prendre acte*, dans l'équivoque féconde de cette formule: s'en aviser, ne pas reculer devant cet impossible (premier temps du *retournement* premier suspens); de là, de ce raté, faire saut dans l'inconnu d'un moment de conclure qui "fait passer à autre chose" (deuxième temps du *retournement*, deuxième suspens).

²⁰Cf le livre de Foucault sur Blanchot: *La pensée du dehors*.

²¹*Lituraterre*

On connaît chez beaucoup d'analysants ces moments dans leur cure où ils ont l'impression de "tourner en rond", "autour du pot", et de revenir au même point - ou presque. Indice d'un faire d'analysant qui n'est pas sans analogie avec le travail de déconstruction. Reste à décider jusqu'où on le laisse "s'enfoncer" ainsi de lui-même, jusqu'à quel "noyau" vide? On peut être tenté de le laisser faire, par exemple au nom de ceci que c'est "lui" qui sait, certes à son insu, attendant le temps qu'il faut pour que son texte affleure de lui-même en "surface", que son pli singulier en parcourt le plan aux bords infiniment repoussés comme dirait Derrida. Mais une telle "neutralité" de l'analyste, qui peut aller jusqu'à une pure et simple absence, n'induit-elle pas une cure, voire des séances, interminables? Au delà de l'interprétation proprement dite, la ponctuation est requise pour donner chance à l'analysant de faire (son) trou du vide, à le cerner, à savoir d'écrire ce qu'il en est des lettres de son désir.

C'est de ce que l'autre, l'analysant, *accomplisse* l'acte au bout de la *réalisation* de sa tâche analysante, que l'analyste peut attendre que son acte porte. Question de "l'efficacité symbolique" mais déportée vers le trou, du symbolique...Le paradoxe de l'analyste, et que localise celui de *l'acte analytique*, c'est que toute interprétation de sa part, au titre de "la vérité", qui se cherche au défaut du savoir, qui se cherche en lui comme sujet supposé, ne porte son *effet sujet* chez l'analysant que pour autant que celui-ci effectue pour lui-même ce *retournement* par quoi "la" vérité supposée atteinte qu'il a *réalisé* "en" l'Autre (dans le transfert, 1° tour, tâche analysante), s'éclipse quand il "*accomplit*" pour lui-même un acte (analyse du transfert ou fin du transfert, 2° tour), dont dit Lacan:

"C'est une dimension commune de l'acte de ne pas comporter dans son instant la présence du sujet. Le passage de l'acte c'est ce au delà de quoi le sujet retrouvera sa présence en tant que renouvelée, et rien d'autre." (*L'acte analytique*).

Cette dialectique *réaliser/accomplir*, c'est dans *L'acte analytique* qu'on la trouve, et elle me paraît précieuse pour approcher un peu plus de ce qui fait *événement* dans une cure.

Réaliser équivoque entre la saisie intellectuelle (compréhension) et la mise en oeuvre (réalisation), mais c'est me semble-t-il dans une troisième dimension, qui rend le sens *indécidable*, qu'il joue dans un transfert analytique. Quand Freud parle de *réalisation du désir* dans le rêve, la représentation onirique se présente comme une "vérité" hallucinée, satisfaisant au désir en tant qu'il en présente "quelque part" une situation où il n'y aurait plus écart entre sa tension et ce vers quoi il tend, un désir parvenu à sa fin et qui à ce titre supposerait le lieu de l'Autre d'où cette représentation revient "en vérité". Mais en même temps, ce rêve est un rêve. Ce rêve sans scripteur se sera écrit à l'insu du dormeur, et ne s'attestera comme écrit, par ses traces, qu'au réveil, les pertes textuelles témoignant de l'écart entre celui qui le retrace de son énonciation et celui qui se retrouve comme personnage dans le texte *inécrit*, palimpseste, qui fait référence évanouissante, prenant de fait *structure d'écrit*, dont le rêveur pourra dire après coup qu'il en est l'auteur.

Quand l'analysante dont j'ai parlé tout à l'heure présente son *délire onirique*, tout se passe comme si on assistait à son rêve, plongés dans sa vérité même; quand elle en vient à rapporter un rêve *qu'elle a fait*, se *réalise* sa *division de sujet*. Au moins implicitement, car c'est là que se décide la conduite de la cure: si on *se contente* de déchiffrer le texte du rêve, on se pose en lecteurs prompts à en dégager la vérité au lieu du sujet supposé savoir; le pas supplémentaire, et décisif pour l'effet sujet, est de *prendre acte de la division subjective à l'oeuvre*, ce dont le point d'ombilic du rêve situe le reste en cause. Ainsi, notre analysante fait elle-même ce pas, en re-marquant *l'a-vérité* de son rêve, *trace d'une guerre d'amour* qui

n'aura pas eu lieu. Elle est alors au bord *d'accomplir* l'acte qui la séparerait de l'Autre auprès de qui elle témoigne.

L'accomplissement, lui, sonne à l'heure du réveil; il suppose non un changement de la représentation, mais le pas au delà où se destitue la représentance, où la “ fin du désir ” est le terme mis à son illusion de pouvoir l'atteindre, non qu'il soit éradiqué comme désir au contraire, mais que là où l'on attendait la “ plénitude ” c'est un vide qui est rencontré, la béance dans sa cause dont il se relance. Un acte “ accompli ” est “ derrière soi ”: il est le franchissement par lequel ce qui (un peu plus) *allait* avoir lieu se retrouve *avoir eu lieu*. Temps du moment de conclure où Achille qui s'approchait de plus en plus de la tortue sans jamais l'atteindre et hallucinait déjà de s'asseoir sur sa carapace, se retrouve devant sans avoir rien vu venir.

Or cet événement dans la cure n'est pas forcément celui de sa “ fin ” encore moins de l'énigme du passage à l'analyste, quoique celui-ci en manifeste sans doute l'acmé, moment de passe proprement dit...Ca se joue cartes sur table à la fin d'une analyse, mais ça peut avoir lieu à des moments décisifs de franchissement de seuils dans la cure aussi, comme dans la séance de la jeune femme dont j'ai parlé au début. Sauf que ça ne tient pas vraiment, ce n'est qu'un instant, ou un certain temps, provoquant souvent une réaction rétroactive dans les séances qui suivent, de l'ordre d'une « horreur de son acte ». Mais ce sont des moments de conclure qui valent comme “ *point à la ligne* ”. Et cela permet à l'interprétation de porter. Bien qu'il ne s'agisse pas de graphisme nécessairement, on peut parler d'écriture, d'écriture de paroles: dans la cure, il y aurait une *transécriture* qui “ sous-tend la parole ”²², une écriture dans le transfert qui s'inscrit au lieu de l'analyste, de l'analyste *en Scribe*. A la fin, cette page de l'Autre peut se froisser, l'analysant aura passé.

L'enjeu de “ l'efficacité symbolique ”, de l'énigme de ce qui se passe quand un sujet se déplace, qu'il se trouve ailleurs que là où il était, étant “ passé ” entre les signifiants, c'est de mettre le sujet en mesure de signer son trajet, de faire trace de son *tracer*. Certes, en cours de cure, la question n'est pas encore de s'en faire signataire mais la dessaisie de La vérité marque une ponctuation qui seule manifeste l'opération de coupure, l'effet sujet.

C'est par là qu'on peut discerner l'analyse d'une psychothérapie, et cela tient, ce retournement, à ce qu'il y ait de l'analyste dès le début au sens où “ *une psychanalyse est ce qu'on demande à un psychanalyste* ”. Il y a de l'analyse quand le “ patient ” en vient à se guérir de la demande de garantie, sous ses diverses figures: de l'exigence de Vérité, de la supposition de d'Autre, de l'attente d'être reconnu à une “ place ”. S'il y a une guérison au sens psychanalytique, c'est de guérir de la demande de psychanalyse, de la demande thérapeutique adressée à la psychanalyse. C'est laisser tomber, se passer de l'attente d'une garantie de vérité du savoir et se résoudre, ce savoir, à l'inventer. Non plus le *chercher* comme s'il était quelque part en attente, mais en faire trouvaille en travaillant à suivre l'orientation du réel. On touche là à l'athéisme, au fait même d'écrire, que ça cesse de ne pas s'écrire...

Alors, seulement le matérialisme du langage prend sa portée dé-ontologique de n'être pas sans l'athéisme de l'inconscient. Ce pourquoi mener une analyse à son terme, c'est ne plus y croire, à La psychanalyse. Ce qui n'est pas dire ne pas en jouer le jeu, ne pas se faire dupe de son procès, de sa praxis, puisqu'elle ne consiste que dans ce parcours...

²² Claude Maillard: *Le scribe*.

Un analysant que je pense de structure perverse (ce qui n'est pas si fréquent), oriente tout son travail sur le divan par cette question: “ *comment se tenir de rien?* ”, et précise-il, “ *se tenir de rien dans l'ouvert* ”. Il ne perd pas de temps, celui-là, comme tant de névrosés, à demander une vérité qui l'arrime à un sujet supposé savoir faisant référence; d'emblée il s'arrime à rien. A rien, ou presque: il ne suppose à l'analyste que d'être, dit-il, “ *un peu en avance* ” sur lui dans sa course, simple référentiel mobile et relatif à son erre. Ca s'écrit sur l'ardoise, seulement celle-ci n'est peut être pas “ magique ”, et ça risque de n'avoir jamais été écrit. “ *Je suis qui je suis* ” s'entend d'emblée du verbe *suivre*, mais à *se poursuivre* sans répit, au gré d'un discours se retournant en virtuose sur lui-même, chaque fin de phrase démentant le début, il peine à déposer des lettres de son désir dont se n'hommer, se tenir de là, de ce *rien-presque-rien* de l'a-vérité, ne serait-ce qu'un temps.

L'écrit ne semble pas prêt ici d'être lâché à lire. Ce n'est d'ailleurs jamais une alternative à la symbolisation: écrire n'inscrit pas, au sens d'enregistrer, c'est un acte *toujours à refaire* dont le résultat est temporaire ou aléatoire, toujours défailant finalement à combler le manque de symbolisation. *L'écrit ne guérit pas*, puisqu'il faut toujours remettre ça, mais il fait au moins *ponctuation...*

Point final en l'occurrence!